



Sophie Lenoir
escortée du cousin
français de Chewbacca
En bas, avec
Gilles Gaston-Dreyfus.

Avec Lorenzaccio on se gondole de rire

REVU ET CORRIGÉ PAR LA FILLE CACHÉE DE TOPOR ET PICABIA, LE CHEF-D'ŒUVRE ROMANTIQUE DE MUSSET DEVIENT UN SHOW BAROQUE À MI-CHEMIN ENTRE LA COMÉDIE-FRANÇAISE ET LE CHATELET DE FRANCIS LOPEZ. RENCONTRE AVEC SOPHIE PEREZ, LE METTEUR EN SCÈNE. INTERVIEW GAILLAC-MORQUE

Ange et débauché, Lorenzaccio est une figure emblématique de la littérature romantique. En quoi ce personnage vous a-t-il inspirée ?

J'avais une attirance pour Musset, un être truffé d'orgueil, d'incapacité et de génie, dont j'adore surtout les poèmes, en particulier "La nuit de décembre" ou "Namouna". Et, à la fois, un rejet attractif pour le personnage de Lorenzaccio, comparable au sentiment exprimé par Fellini, qui, en montant "Casanova", avait à l'esprit que ce type était vraiment trop con ! Mais l'ambiguïté de Lorenzaccio est fascinante.

D'ailleurs, avant Gérard Philippe, le rôle était uniquement interprété par des femmes !

Oui. Sarah Bernhardt a été la première à s'en investir. Elle avait déjà sa jambe de bois, la petite, quand elle a joué ce rôle, ça devait être beau ! Lorenzaccio est une plaie béante. Il ne tue pas un tyran pour sauver son époque. Il tue le duc Alexandre, son cousin, son amant présumé et supposé bâtard du pape Clément VII. Ce n'est pas un drame politique mais d'abord un drame humain, intime. Quand j'ai mis le nez dans ce

texte, je me suis dit : on nous a grugés !

Vous revendiquez de la subversion et de l'infâme dans le romantisme ?

Le romantisme de l'acte du meurtre de Lorenzaccio, ce n'est pas le visage poupon de Gérard Philippe avec ce qu'il évoque de tradition théâtrale bourgeoise avec Vilar et le T.n.p., donc inattaquable, mais Ludwig, le Caravage ou Roberto Zucco. L'ambiguïté de Lorenzaccio est plus sourde, plus épaisse, violente, sauvage, animale, il y a de l'invivable, de l'infamnel. Le chroniqueur florentin Benedetto Varchi raconte que Lorenzaccio portait certains soirs les robes de sa tante. Il y a l'idée de l'atavisme fin de race.

Vous alliez classique et modernité de façon surprenante. Comment définiriez-vous votre démarche théâtrale ?

Respecter la tradition, c'est beaucoup plus ambigu, beaucoup plus noir que de se dire : je vais défroquer le théâtre. J'essaie de faire du "théâtre oculaire", pour citer Musset. Reproduire le miracle éprouvé dans mon enfance quand mes grands-mères m'emmenaient voir les opérettes de Francis Lopez et ma mère les spectacles de

Zouc, un cocktail détonant pour une gaminette ! J'ai attaqué le spectacle par tous les bouts en faisant des claquettes, de la peinture, du court-métrage. J'ai été l'assistante de Carlo Tomasi, un scénographe italien qui a travaillé avec Fellini et Tarkovski. Xavier Boussiron, mon collaborateur, m'a fait découvrir le travail des nouveaux plasticiens. Dans "Laisse les gondoles...", il y a des textes de Gombrowicz, de Carmelo Bene, du rock, de la vidéo, un gorille albinos... On peut tout mélanger sans vergogne, à partir du moment où ça fabrique de l'art et du sens. Voyez le baroque ! ●

«Laisse les gondoles, à Venise» (d'après «Lorenzaccio» d'Alfred de Musset de Sophie Perez. Jusqu'au 5 juin au Théâtre de Chaillot. Tél. : 01 53 65 30 0

